

**Matthew Hayday et Raymond B. Blake (dir.). *Celebrating Canada, t. 1 : Holidays, National Days, and the Crafting of Identities*, Toronto, University of Toronto Press, 2016, 450 p.**

Patrice Groulx

Volume 17, Number 1-2, Fall 2016, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1050794ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1050794ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, P. (2016). Review of [Matthew Hayday et Raymond B. Blake (dir.). *Celebrating Canada, t. 1 : Holidays, National Days, and the Crafting of Identities*, Toronto, University of Toronto Press, 2016, 450 p.] *Mens*, 17(1-2), 181–186.  
<https://doi.org/10.7202/1050794ar>

Parmi les trois chapitres portant sur la musique, celui de Sirois-Trahan couvre un éventail d'artistes extrêmement vaste, équivalent à un survol de l'évolution du rock au Québec. Par son côté encyclopédique, ce texte synthèse évacue toute analyse de fond des questions qu'il soulève sur la critique sociale et culturelle des artistes évoqués, ainsi que sur les conditions matérielles et sociales de l'émergence et de la propagation de la contre-culture musicale auprès des adeptes. Cependant, les études sont bien documentées en ce qui concerne les musiques *free jazz* et *underground*, respectivement dans les textes de Fillion et Lefebvre.

L'ouvrage dans son ensemble est hautement instructif et agréable à lire. L'objectif de donner corps et appui à un concept, celui de la contre-culture, faisant l'objet de clichés tenaces et de nostalgie confondante, est grandement réussi. La lecture de chacun des chapitres apporte une lumière sur la période qui est enrichie de noms de personnes, de groupes, de lieux et d'événements qui ne sombreront plus jamais dans l'oubli.

— Alex Giroux

*Titulaire d'une maîtrise en histoire  
Université du Québec à Montréal*

**Matthew Hayday et Raymond B. Blake (dir.). *Celebrating Canada, t. 1 : Holidays, National Days, and the Crafting of Identities*, Toronto, University of Toronto Press, 2016, 450 p.**

Les célébrations commémoratives sont des expressions symboliques du pouvoir religieux ou civil. Elles le légitiment de manière cyclique et codée, contribuant à la formation d'identités sociales. Pour la science historique, elles sont révélatrices des intentions et des stratégies des pouvoirs qui les orchestrent, ainsi que de leur influence sur le public. Coïncidant avec le 150<sup>e</sup> anniversaire de la fédération, l'ouvrage collectif dirigé par Matthew Hayday et Raymond Blake offre un regard opportun sur la commémoration au Canada. Les

auteurs entreprennent d'examiner la manière dont la population a observé les congés et les fêtes, cherchant à décrire les fondements et les transformations d'une identité « nationale », à laquelle se greffent des identités locales, communautaires ou provinciales (p. 13). « Les années 1840 » (« *the 1840s* ») servent de point de départ temporel à l'analyse des représentations, mais ce choix est cependant inexplicable. Il n'est pourtant pas anodin, puisque c'est le début du régime de l'Union, qui, dans la philosophie de l'histoire *whig*, ouvre la voie à la constitution de 1867.

Les chapitres sont regroupés dans une triple logique : spatiale, temporelle et thématique. Les deux premiers traitent surtout de la dimension religieuse. Gillian I. Leitch explique la teneur des processions des communautés ethniques anglo-saxonnes qui sillonnent Montréal lors de leur fête patronale respective, de 1840 à 1880. Grâce à un pacte tacite de non-agression religieuse, la symbolique, l'ordonnement et le parcours de ces cortèges permettent aux communautés de revendiquer tour à tour une place dans l'espace public. Traitant pour sa part de la célébration de la *Thanksgiving* protestante en Ontario, Peter A. Stevens révèle les subtilités et les variations d'une identité religieuse associée à l'impérialisme (au sens canadien du terme) et à sa perte de vitesse dans les mentalités.

Les quatre chapitres suivants parlent d'une fête proprement impériale, *Victoria Day*. Chris Tait rapporte les tractations et les tergiversations qui ont conduit Wilfrid Laurier à instaurer une « fête de la Reine » fédérale en 1901. Marcel Martel, Allison Marie Ward, Joel Belliveau et Brittney Anne Bos expliquent la genèse de l'*Empire Day*, qui n'est pas à proprement parler une célébration, mais une journée d'activités scolaires jumelée au *Victoria Day* en Ontario pour promouvoir les valeurs britanniques. Celle-ci a été imitée dans quelques autres provinces anglaises. Au Québec, d'après Martel et Belliveau, l'*Empire Day* aurait inspiré la célébration de la bataille du Long-Sault (la fête de Dollard). Cette interprétation est discutable. S'il est exact que la presse a sobrement rapporté les activités du *Victoria/Empire Day* jusqu'à la crise de la conscription en 1917, et

que la célébration de la fête de Dollard a été conçue pour contrecarrer la version impériale de l'histoire, cette commémoration est tout de même apparue *sui generis*, sous l'impulsion d'un mouvement nationaliste qui se situait en marge et parfois en opposition aux institutions d'enseignement. À l'origine, en 1910, la coïncidence de la fête de Dollard avec le *Victoria Day* a été circonstancielle et, si on lui cherche une parenté de signification hors de la francophonie, il serait plus pertinent de la comparer au *Día de la Raza* (jour de la Race), instauré à la même époque en Amérique latine et en Espagne.

Pour leur part, Bos et Ward abordent la réception de l'*Empire Day* chez les immigrants de Hamilton, la ville où cette célébration a été conçue. Les transformations sociopolitiques et démographiques, montrent les deux chercheuses, ont contribué à modifier les thèmes sur lesquels reposaient les activités proposées. Le « *britishness* » est très longtemps resté le point de référence des valeurs canadiennes, puis on est progressivement passé, au cours de la décennie 1950, à une conception plus citoyenne de l'adhésion à une vision commune. À cette date, l'Empire avait vécu.

Dans un pays aux populations et aux identités aussi diversifiées qu'est le Canada, il est d'ailleurs difficile de trouver un moment de célébration consensuel. Le jour de l'Armistice, devenu jour du Souvenir, aurait pu en être un. Teresa Iacobelli montre comment sa signification s'est modifiée à mesure qu'on s'éloignait de la Grande Guerre et de ses symboles. Aujourd'hui, le niveau d'attention que lui donnent les gouvernements dépend de l'ordre du jour partisan. Le pouvoir s'est tourné, en fait, du côté du *Dominion Day* pour donner un sens à la « *canadianness* ». Là non plus, l'implantation de cette célébration n'allait pas de soi. En Colombie-Britannique, le vécu de la « frontière », les traditions locales, les lectures politiciennes et l'influence du 4-Juillet américain, écrit Forrest D. Pass, font en sorte que l'identité nationale ne s'est consolidée qu'à travers des identités régionales fortes. Dans son article sur la célébration du *Dominion Day* au Royaume-Uni de 1900 à 1919, Mike Benbough-Jackson révèle les manifestations d'une identité canadienne assez peu con-

cluante. La contribution de Lianbi Zhu et de Timothy Bancroft sur la contre-célébration chinoise du *Dominion Day*, baptisée *Humiliation Day*, rappelle que les célébrations officielles laissent dans l'ombre les politiques sordides des gouvernements qui les organisent. La communauté chinoise a su, en son temps, rappeler les discriminations raciales intolérables qu'elle a subies de la part des pouvoirs.

La mémoire publique du *Dominion* n'a pas disparu sans résistance, montre Matthew Hayday. Après la Seconde Guerre mondiale, la culture a été prise en charge par le gouvernement fédéral dans le but de construire un paradigme identitaire plus canadien que britannique, autrement dit, de pratiquer le « *nation building* ». La célébration du 1<sup>er</sup>-Juillet a été un pivot dans cette opération. En 1983, après des années d'efforts et à l'aide de quelques manœuvres douteuses, la vision du Canada de Pierre Elliott Trudeau l'a emporté, et le *Canada Day* a officiellement remplacé le *Dominion Day*, tel que l'expliquent Raymond B. Blake et Bailey Antonishyn. Dans les autres colonies de peuplement du Commonwealth – en Australie, en Nouvelle-Zélande et, oui, même dans l'éphémère Rhodésie raciste d'Ian Smith – un processus similaire a vu le jour, analysé ici par Stuart Ward.

D'autres fêtes nationales ont précédé ou se sont construites à la marge de celle du Canada. Le 24-Juin au Québec et le 15-Août en Acadie sont tour à tour étudiés par Marc-André Gagnon et par Michael Poplyanski, au moment de leur redéfinition radicale, dans les années 1970. En dernier lieu, Richard Nimijean et L. Pauline Rankin creusent le cas de l'unifolié canadien, adopté en 1965. Les auteurs jugent qu'on a fait la promotion de cet emblème comme s'il s'était agi d'une marque de commerce politique. Le « scandale des commandites » en a révélé l'exploitation frauduleuse par les amis du régime.

Dans l'ensemble, le livre présente les commémorations à l'aide de méthodes éprouvées. Le recours systématique à des journaux d'époque et à des archives administratives est une de ses principales qualités. Il y a sans doute un effet tautologique lorsqu'on décrit, à l'aide de sources officielles, des fêtes fortement bureaucratées, mais

il est clair que la prise en charge des célébrations par les gouvernements vise à orienter la mémoire publique. Par contre, le livre contient trop peu de témoignages personnels ou de sources non traditionnelles, telles que de la correspondance privée, des œuvres littéraires ou des analyses de monuments. Le phénomène de la patrimonialisation, qui est pourtant une partie prenante de la construction d'une mémoire nationale, est également escamoté.

Plus fondamentalement, cet ouvrage soulève un questionnement sur l'état de l'histoire de la mémoire publique au Canada anglophone. Sur la théorie de l'histoire des représentations, il est inspiré par quelques modèles bien établis. Les écrits d'Eric Hobsbawm et de Terence Ranger sur l'invention des traditions, de Benedict Anderson sur l'imaginaire national, de Michael E. Geisler sur les symboles nationaux et de José Igartua sur l'identité canadienne-anglaise comptent parmi les plus souvent mentionnés. Mais n'y a-t-il pas, de par le vaste monde, d'autres théories ou modèles pour expliquer les rapports entre l'identité, la mémoire et l'histoire nationales? Surtout, il devrait y avoir assez de place, dans un livre de 450 pages qui porte sur moins de 180 ans d'histoire d'un pays à la population clairsemée, pour en couvrir les principales composantes; on constate, au contraire, la présence de trous béants. La représentation des Autochtones est presque totalement absente. Aucune étude spécifique ne couvre les trois provinces des Prairies ni les quatre provinces de l'Atlantique. Pour les comparaisons « internationales », on reste dans le cercle des pays à majorité blanche du Commonwealth. Les francophones n'ont apparemment pas de rôle propre dans les célébrations canadiennes, mais seulement dans celles de leur propre nationalité, ni de lien avec la francophonie mondiale. On a récemment observé des angles morts de même nature dans l'œuvre de vulgarisation historique intitulée *The Story of Us*, diffusée au printemps 2017 par la Canadian Broadcasting Corporation pour souligner les 150 ans de la fédération. Tous ces oublis et faux pas révèlent le tropisme de la mémoire canadienne, imprégné de la nostalgie de l'Empire britannique au point que même le discours savant sur le discours commémoratif en reproduit les

travers. Il y aura un deuxième tome à *Celebrating Canada*. Espérons qu'il corrigera l'image problématique laissée par le premier.

— *Patrice Groulx*  
*Université Laval*

**Yvan Lamonde. *Fais ce que dois, advienne que pourra : Papineau et l'idée de nationalité*, Montréal, Lux éditeur, 2015, 240 p.**

Dans une prose limpide et une structure synthétique, l'historien Yvan Lamonde offre, avec cet ouvrage, une excellente entrée en matière à quiconque souhaite découvrir et comprendre la pensée politique de Louis-Joseph Papineau, de même que les choix de ce dernier tout au long de son parcours professionnel. Dans *Fais ce que dois, advienne que pourra : Papineau et l'idée de nationalité*, Lamonde expose le contexte dans lequel la position constitutionnelle du chef du mouvement patriote évoluera au fil des ans sur des questions clés telles que l'émancipation, la séparation et l'indépendance. « Jusqu'où Papineau est-il allé dans la formulation de sa conviction » de leur nécessité pour le Bas-Canada? (p. 10) De manière fort pertinente, l'incidence inéluctable de la conjoncture tant dans la formation d'une pensée politique que dans la mise en place d'une action politique elle-même est constamment réitérée dans cet ouvrage. Ainsi, Yvan Lamonde présente une conception de la nationalité chez Papineau marquée par l'américanité, par un certain type de républicanisme qui en découlera, puis, enfin, par la contingence du colonialisme britannique. En exergue est proposé un bel instantané du personnage qu'était Louis-Joseph Papineau, des principes qui allaient nourrir ses objectifs et sur lesquels son action allait s'appuyer de 1808 à 1871. En plus de la devise du grand parlementaire qui sert de titre au présent livre, un extrait d'une lettre rédigée en février 1839 et destinée à l'abbé Étienne Chartier constitue ce portrait : « [...] j'ai tâché de le servir [le pays], au degré et par les voies qui me paraissaient possibles [...]. Mon jugement et ma conscience seront toujours mes premiers conseillers. »